

# Buhez Breiz

Revue Bilingue d'Action Bretonne



- MOULLET E TI LAJAT -  
MONTROULEZ

# Buhez Breiz

(LA VIE DE LA BRETAGNE)

*Revue mensuelle d'études pour la défense des intérêts nationaux : intellectuels, économiques et artistiques de la Bretagne.*

## RÉDACTION :

Rédacteur en chef : Pierre Mocaër

Daniel Bernard — Léon Le Berre — Docteur Caradec — Yvon Crocq — Pol Diverrès — Maurice Duhamel — Marquis de l'Estourbeillon — Fanch Gourvil — Jules Gros — Loeiz Herrieu — Alfred Lajat — Erwan Marec — Emile Masson — Louis Nicolas — François Vallée.

La Revue est rédigée en breton et en français.

Les manuscrits ne sont pas rendus, sauf convention contraire.

L'orthographe bretonne est celle de l'*Emgleo ar Skrivagnerien* pour le breton général et celle de la grammaire Guillevic et le Goff (tendance *Dihunamb*) pour le dialecte vannetais.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Tous les droits de reproduction, traduction et adaptation sont strictement réservés.

Il sera rendu compte de tout livre, quelle qu'en soit la langue, intéressant la Bretagne ou les pays celtiques et dont deux exemplaires auront été adressés à M. Pierre Mocaër, 33, Place du Château, Brest.

Prix du numéro : 0 fr. 75 (Etranger : 1 fr.)

Prix de l'abonnement annuel : 8 francs (Etranger : 10 francs)

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et du 1<sup>er</sup> Juillet et sont payables d'avance.

## TARIF DES ANNONCES :

1/16<sup>e</sup> de page à l'année : 36 francs. — Pour une seule fois : 4 francs.

1/8<sup>e</sup> de page à l'année : 60 francs. — Pour une seule fois : 8 francs.

Pour d'autres conditions on traitera à forfait.

Adresser tous Manuscrits, Correspondances et Mandats, à M. GOURVIL, 4, Rue Notre-Dame, Morlaix.

## SOMMAIRE :

Pierre Mocaër .....	L'Idée Celtique.
Lionel Heuzé.....	Essai sur la Renaissance d'une architecture régionale en Bretagne.
Jules Gros .....	Dek devez e Verdun.
François Vallée .....	Giziou ar Gelted koz.
Ronan de Kermené.....	Brocéliande.
	Chronique.
	Bibliographie.



## L'IDÉE CELTIQUE

---

**L** y a une question celtique, parce qu'il y a une Idée Celtique. C'est, en effet, une grave erreur, quoique assez commune que de croire que les Celtes, balayés par les invasions et les conquêtes des Latins et des Teutons, ont disparu de l'Histoire, sans laisser d'autres traces que quelques faibles nations de plus en plus désemparées. Tout d'abord, on peut faire remarquer que les trois plus importants peuples celtiques, ceux de Bretagne, Galles et Irlande, passent à ce moment par une véritable renaissance et, de même qu'ils ont joué un rôle important au Moyen-Age, c'est-à-dire, à une période de beaucoup postérieure aux invasions qui ont détruit l'empire celtique, il est indubitable qu'ils sont appelés à influencer encore l'Humanité civilisée. Ensuite, il ne faut pas oublier que ce n'est pas impunément que les Saxons ont conquis les riches plaines d'Albion ; ils n'ont pas détruit, ils n'ont pu détruire, au cours des invasions du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle qui les y amenèrent de Germanie, toute la population indigène et dans le peuple composite anglais de nos jours, il y a certainement un très fort élément celtique. Certains indices donnent d'ailleurs lieu de penser que les Anglais deviennent de jour en jour de plus en plus celtiques et de moins en moins germaniques. De même, en France et dans l'Italie du Nord, il est de toute évidence que le fond de la population est demeuré, à peu de chose près, ce qu'il était avant que la civilisation gréco-latine s'imposa à ces régions. La langue a pu changer, les regards ont pu être éblouis par l'éclat de ce que nous appelons aujourd'hui la civilisation classique mais serait-il raisonnable de prétendre que la mentalité celtique a été complètement

détruite et que les Français d'aujourd'hui ne sont pas les descendants directs des Gaulois d'autrefois ? On voit donc quelle faute l'on commet en négligeant le facteur celtique, élément essentiel de la civilisation moderne et dont nous étudierons plus loin les tendances.

Pour comprendre le Présent, il est essentiel de remonter au Passé ; pour comprendre les liens de sang et de sympathie qui unissent les nations celtiques de Bretagne, Galles et Irlande, pour apprécier l'idéal qui les anime et leur rôle, il suffit de se rappeler dans quelles conditions les Latins conquièrent la Gaule et les Germains l'Angleterre sur les Celtes qui habitaient ces deux pays.

Actuellement, on se trouve donc en présence de trois nations celtiques d'une certaine importance : l'Irlande gaélique, le Pays de Galles et la Bretagne, ces deux derniers de race identique et de langues très rapprochées. Quoique séparés par des mers souvent difficiles, ces trois pays continuèrent après les invasions étrangères à entretenir des relations qui furent très étroites au début et qui donnèrent naissance à une véritable *civilisation celtique*. L'une des caractéristiques les plus frappantes de cette civilisation fut son caractère religieux ; son centre en fut vraisemblablement le Pays de Galles, où furent fondés des monastères, véritables Universités à l'usage des clercs et de laïcs. Les moines y étudièrent avec ardeur la littérature sacrée et la littérature profane de l'antiquité gréco-latine et du reste, ne négligèrent pas pour cela leur propre culture nationale il est naturellement impossible d'étudier d'un peu plus près cette intéressante question ce qui nous entraînerait trop loin, on peut dire, qu'il est difficile d'en exagérer l'importance. Les moines et saints, toutefois étaient d'infatigables voyageurs et on les trouve partout, répandant la bonne parole et maintenant ainsi vivace le sentiment de la solidarité celtique. Les pays étrangers, eux-mêmes, reçurent leur visite ; ce sont les Irlandais qui ont les premiers essayé de civiliser les Anglais et vous savez que la première floraison de civilisation anglaise, celle du Northumberland, fut le résultat des efforts irlandais. L'activité des moines d'Hibernie les poussa également à passer sur le Continent, et nous les trouvons en France, en Germanie, en Suisse, en Italie, prêchant, étudiant, fondant des monastères et laissant partout les traces de leur activité bienfaisante. En un mot, à cette époque la civilisation celtique

brillait d'un vif éclat au milieu des ténèbres que les Barbares germaniques avaient déchaînées sur le monde civilisé.

Cette activité, du reste, ne fut pas une lueur passagère ; malgré les luttes incessantes que les pays celtiques eurent à soutenir, les choses de l'esprit ne furent pas abandonnées. Le Moyen-Age anglais a laissé très peu de chose en littérature et encore moins en art, mais les œuvres des littératures irlandaises et galloises sont considérables et ont exercé *comme par exemples les Mabinogion*, une influence capitale sur d'autres littératures, y compris celle de la France et même celle de l'Allemagne. L'art celtique a également produit de véritables merveilles d'un art tellement fouillé que l'on ne peut, actuellement, en reproduire la merveilleuse délicatesse avec les outils perfectionnés dont pourtant nous disposons. Une visite dans les musées de Dublin convaincra le sceptique de la réalité et de l'éclat de cette brillante civilisation celtique et l'attitude générale des Anglais vis-à-vis des Irlandais — qu'ils croient avoir civilisés — serait extrêmement comique si elle n'avait tourné au tragique.

On pourrait croire qu'à la fin l'éloignement des peuples celtiques, leur malheurs, leur lutte pour la vie, allaient rompre les liens de race et de civilisation qui les unissaient ; quoiqu'il est indubitable qu'ils se relâchèrent beaucoup on peut dire qu'ils ne furent pas rompus ; l'idées celtique est, en effet, basée sur un dépôt d'idées et d'habitudes qui furent communes aux différents peuples de la Race avant leur séparation et qui ont servi de point de départ à leur développement intellectuel particulier une fois qu'ils furent séparés. Leur histoire, qui a été similaire, les a enrichis, séparément, de points de vue communs nouveaux. C'est ainsi qu'il y a eu, dans les trois pays, la même lutte stupide et féroce pour assassiner la langue nationale, que ce fut le gallois, le breton ou l'irlandais et les nationalistes des trois pays s'intéressent en conséquence vivement, dans un but pratique, à ce qui se passe chez les autres. De plus, les peuples celtiques, en dépit de certaines différences plus apparentes que réelles, en dépit de leur division en catholiques et protestants se ressemblent profondément au point de vue psychologique. Au cours de trois voyages d'étude en Irlande qui m'ont conduit dans les différents coins du pays — y compris les plus écartés, là ou ne s'aventurent pas les touristes, — ainsi qu'au cours de deux longs

séjours en Galles pour en étudier le peuple et sa langue, je suis arrivé à constater entre autres choses cette proche parenté psychologique que j'indiquais plus haut et qui est absolument caractéristique de notre groupe de peuples.

Il convient donc maintenant d'indiquer quels sont les traits principaux de cette mentalité celtique et ce qui la sépare de la mentalité purement française ou anglaise. La force du peuple anglais réside dans la fermeté de son caractère et dans son sang-froid : peu instruit, assez lent à comprendre et méprisant ce qu'il ne peut comprendre, l'Anglais devient entièrement l'homme d'une idée quand elle a eu la force de s'imposer à son jugement ; il en poursuivra alors la réalisation par tous les moyens, les plus pratiques comme les plus bizarres et, calme et imperturbable, poursuivra paisiblement et inexorablement sa voie ; pendant la guerre nous nous sommes souvent consolés aux heures noires en pensant qu'en dépit de tout l'Anglais serait du côté de la victoire parce qu'il la voulait et qu'il la voulait passionnément.

Le Français, d'un autre côté, possède une remarquable acuité d'intelligence, toute de logique et de clarté ; extrêmement sensible aux choses de la beauté pure et à l'influence des idées, il sent plutôt par la tête que par le cœur et cela fait parfois naître en lui un certain scepticisme un peu sec et un peu borné. Ce n'est pas là une des qualités propres à l'éclosion du lyrisme ; le Français est trop raisonnable, mais il sait saisir le côté pittoresque, la note juste, le détail qui, éclairant tout, est l'essentiel et l'on peut dire que la clarté et le bon sens sont des qualités essentiellement françaises. Le ridicule tue en France, en Angleterre, il n'a jamais incommodé personne.

Mais nous autres, Celtes, nous ne sommes pas les enfants du soleil : nous sommes les enfants du brouillard, mais c'est un brouillard doré que nous peuplons de nos rêves magnifiques, et ce monde imaginaire est, au fonds très réel. C'est pour nous une inépuisable réserve de forces et nos morts y vivent toujours. Le roi Arthur est toujours prêt à accourir à notre secours, car qu'il ait ou non existé, il n'est pas mort. Il est même plus vivant, plus agissant, plus réel que beaucoup de personnages en chair et en os.

Le Français a le culte de la Beauté ; nous autres Celtes, Irlandais, Gallois, Bretons, nous la créons dans nos songes. Le Celte n'écrit pas toujours ; il contemple et chante ; sur le sable

étincelant d'argent de nos côtes bretonnes, abrité de l'ardeur du soleil par la protection d'un rocher massif, solennel comme un Sphinx, il regarde sans se lasser la mer bleue immense qui miroite au soleil, l'enveloppe d'effluves de vie, l'éblouit et l'enchanté ; à quoi rêve-t-il exactement ? il ne le sait probablement pas lui-même et ses pensées sont trop délicates pour être coulées dans le monde des mots, mais il se repaît en silence, avec adoration, pour ainsi dire du spectacle divin qui s'étale à ses yeux, car les Celtes sont des jouisseurs d'idéal et des consommateurs de Beauté. Oh, je sais bien que nous ne sommes pas tous ainsi et que d'un autre côté nous ne sommes peut-être pas les seuls à tirer parti de tout dans notre besoin de jouissance, mais je crois que c'est néanmoins là un des traits les plus accusés de la race. L'Anglais est un marchand, le Français un fonctionnaire, le Celte un contemplatif. Le touriste parisien qui va passer une saison dans une plage de Bretagne et qui, souvent apparaît extrêmement vulgaire dans le décors du pays, inspire au paysan breton beaucoup de défiance et une certaine dose de mépris ; devant lui, le Breton sera muet, réservé, sur ses gardes et le touriste sera vite persuadé qu'il a affaire à un imbécile et que tous les Bretons sont des sauvages. Mais ceux qui, connaissent leur pays et en parlent la langue, ont passé de longues soirées d'hiver aux veillées des fermes, où l'esprit populaire se laisse libre cours, se contentent de sourire de ces impressions à la vapeur.

La question se pose maintenant de savoir s'il est bon qu'il existe ainsi dans un même grand pays, comme la Grande-Bretagne ou la France, plusieurs mentalités, plusieurs langues, en un mot plusieurs nationalités. Il y a, évidemment, ici comme en tout, quelque chose à dire pour les deux côtés de la question. Il serait, par exemple, charmant, à certains points de vue, que nous soyons tous bâtis sur le même modèle et que nous ayions tous la même pointure de chaussettes, le malheur, c'est qu'un tel monde serait impossible et qu'on y mourrait d'ennui ; s'il existait, il serait impossible de le maintenir, parce que les *valeurs d'échange* y feraient défaut ; ces valeurs d'échange, ce sont les idées dissemblables, voire même opposées, du choc desquelles jaillit la lumière. Non, nous ne pouvons pas tous être semblables et les centralistes à outrance poursuivent un rêve sordide de ronds-de-cuir. Les forces de civilisation dans ce monde sont la fréquentation, la collaboration, l'adaptation,

non pas le meurtre des idées et l'assassinat des individualités. Le Pays de Galles ne doit pas, ne peut pas être britannique à la manière anglaise ; s'il l'essayait, il se détruirait lui-même sans devenir anglais pour cela et priverait la grande communauté britannique d'une force dont elle a grand besoin. De même, nous autres Bretons, nous ne pouvons pas — et ne devons pas être français à la manière de tout le monde ; nous devons être Français à la manière bretonne ; il y en a d'autres, c'est vrai, mais, pour nous, c'est la seule possible et s'il y en a peut-être d'aussi bonnes, il n'y en a certes pas de meilleures.

Il nous faut donc conserver jalousement, mais sans étroitesse d'esprit et en marchant franchement avec les temps, notre individualité et notre langue. C'est là pour nous tout d'abord une question de dignité, mais c'est aussi une question d'un intérêt très pratique ; en l'état actuel des choses, les langues celtiques sont un fait, contre lequel se brisent toutes les mauvaises volontés, tous les sots mépris et toutes les ineptes ignorances. Qu'on en souhaite ou non la disparition, elles sont le seul moyen à employer qui s'offre pour développer intellectuellement les peuples de Galles, d'Irlande ou de Bretagne et leur donner la nourriture intellectuelle à laquelle ils ont un droit absolu. Elles sont le seul moyen qui existe pour les amener au plus haut degré de culture et de puissance, dans leur intérêt propre et dans celui des deux grandes nations de France et d'Angleterre, qui profitent de leur force et souffrent de leur atrophie.

Du reste, les nations celtiques n'ont jamais abdiqué ; elles n'ont jamais renoncé à leurs aspirations ; elles ne sont donc pas mortes et, à l'heure actuelle, elles sont en pleine fermentation. Le mouvement moderne nationaliste gallois, a eu la bonne fortune de produire des hommes remarquables et de s'appuyer sur une littérature remarquable. L'idéal de ce mouvement est très élevé, très pur et, par sa haute portée philosophique, est une magnifique révélation de l'esprit celtique. L'Angleterre, en ne contrecarrant pas les efforts des nationalistes gallois et en protégeant l'individualité du Pays de Galles, a donné au monde civilisé tout entier un exemple de sagesse et de justice. Si elle avait agi de même en Irlande, les rapports anglo-irlandais ne seraient pas envenimés comme ils le sont malheureusement en ce moment.

La situation en Bretagne est différente, car la littérature

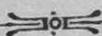
écrite en langue bretonne n'a pris de développement qu'assez récemment ; le français a eu, à certains points de vue, une influence plus grande sur les Bretons que l'anglais sur les Gallois, par suite de raisons historiques, mais que le breton ait résisté avec succès, comme il l'a fait, c'est là un signe de plus de notre opiniâtreté proverbiale et, une garantie pour notre Avenir. La Bretagne est, elle aussi, Dieu merci, bien vivante.

Il y a, du reste, un trait remarquable dans le mouvement breton contemporain et qui fait ressortir nettement la persistance du sentiment de la solidarité celtique. C'est la place qu'occupe naturellement parmi nous l'étude des mouvements gallois et irlandais et leur influence sur nos idées. En vérité, on ne saurait faire œuvre plus utile qu'en contribuant à accélérer ce rapprochement mutuellement profitable des différents peuples celtiques et je suis persuadé qu'en établissant, ou pour parler plus exactement, en maintenant un commerce intellectuel entre les différentes nations celtiques, nous faisons œuvre pratique et utile non seulement pour ces nations, mais aussi pour la France et la Grande-Bretagne, les deux grandes nations solidaires des petites.

PIERRE MOCAËR.



## Essai sur la Renaissance d'une Architecture Régionale en Bretagne



A notre époque où la décentralisation est à l'ordre du jour, il est de toute évidence que la création ou plutôt l'éclosion d'une architecture bretonne parfaitement caractérisée, est une question qui doit figurer au programme de toute société désireuse de conserver à notre pays son caractère propre.

Je dis éclosion, car il est bien entendu que l'on ne crée pas de but en blanc une architecture, il faut pour cela le temps et des générations superposées ; je dis son caractère propre, car on peut toujours, sans retarder la marche ou plutôt le mouvement des idées conserver l'originalité particulière au climat, au sol et à la race. Nous vivons dans un

temps qui sera le point de départ de bien des choses. Le choix du point de départ et des directives d'un mouvement appelé à marcher crescendo, peut décider du sort d'une ère artistique très éloignée dont le succès dépendra beaucoup du début. Plus qu'ailleurs en architecture on peut appliquer le vieux proverbe qui dit que le commencement est la moitié du tout.

Nous sommes ceux qui allons semer : choisissons bien la graine. Il faut reconnaître que sur un point nous sommes des privilégiés, que peu de pays ont à leur disposition autant d'éléments originaux que le nôtre, mais il faut par contre avouer sincèrement que nous sommes la région qui fait le moins pour les choses de l'art, et surtout pour celles de l'architecture. Que faisons-nous en somme ; nous envisageons la chose du côté archéologique et littéraire, c'est-à-dire sur deux faces sans doute pleines d'intérêt, mais nous négligeons par trop la principale : je veux dire la composition d'architecture.

Je m'explique : l'archéologie fait des constatations, l'architecture fait des déductions : ces déductions sont le point de départ des créations futures. C'est un vaste champ d'étude dont les horizons vont à l'infini. Là où l'archéologie dira « quelles belles saillies, comme ce vaste espace tout uni met bien en valeur les parties ouvragées », l'architecte déduira « La dureté du granit a permis la hardiesse de ces saillies, les surfaces nues importantes sont recommandables avec cette pierre », et il en tiendra compte dans ses compositions.

Souvent l'antagonisme entre ces deux manières de voir est aussi très nuisible à la création. Le littérateur entraîné par l'admiration du passé n'admet pas a priori, qu'il soit possible de mieux faire. Il a presque toujours raison quand il s'adresse à nous personnellement, mais il n'a pas le droit de parler ainsi aux générations futures, et il a de plus complètement tort quand il conclut qu'il faut copier. Cela est aussi absurde que de dire : vous ne ferez pas mieux qu'Homère, faites un poème épique. Il serait considéré comme une folie d'achever l'œuvre incomplète d'un écrivain, et nous n'hésitons pas à entreprendre l'achèvement d'un monument dans son style primitif, alors que tout le Moyen-Age se dresse en bloc pour protester contre cette manière de faire. A-t-on jamais vu un architecte de cette époque essayant de continuer un monument dans son style primitif ? Je n'en connais pas d'exemple... et pourtant ils savaient si bien achever ou continuer un édifice !

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle que cette manie de restitution a pris une importance exagérée et a atteint son point culminant ; depuis, il semble que nous commençons à nous assagir et le mot d'ordre aujourd'hui

est plutôt entretien que restitution. Un maître de nos jours a dit plaisamment que l'idéal de l'architecte chargé de l'entretien d'un monument ancien, serait d'être : « très habile et très paresseux ». Habile pour ne rien gêner, paresseux pour restaurer au minimum. Un des rares mais précieux avantages que nous tirerons de la pénurie de nos fonds publics, sera une génération d'architectes qui ne restaurera pas trop. Donc, du fait qu'il est probable et même très certain que nous ne ferons pas mieux que nos pères, il ne faut pas conclure que cela soit vrai pour nos descendants. Au début de l'époque romane, quand on construisait tant bien que mal avec les fragments des époques passées, qui aurait pu prévoir le gothique ? Pourquoi ne serions-nous pas les premiers d'une ère nouvelle.

Il est certainement très malheureux, que, dans un pays aussi riche que la Bretagne en architecture originale, on soit obligé de constater un nombre gigantesque de constructions exotiques de toutes sortes : châteaux suisses, châteaux Louis XII briques et pierre, églises gothiques, (style du commerce), villas style banlieusard ou italien, etc., etc... On voit quelquefois un Breton intellectuel ou, le plus souvent, un Parisien demander du style breton. Bien heureux quand il ne nous demande pas du Breton style d'opérette.

Quoique depuis une vingtaine d'années quelques œuvres très intéressantes de maîtres réputés soient sorties de l'ornière commune, on peut assurer qu'en Bretagne comme dans le reste de la France la tradition architecturale a été rompue au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis, on a dépensé beaucoup d'esprit, mais on n'a rien créé de durable. La fantaisie a régné en maîtresse souveraine et l'architecte a été presque toujours contraint de copier ou d'imiter, sans aucune idée de suite, selon les caprices variés de ses clients.

Il faudrait prendre pour point de départ une époque d'architecture bretonne très originale, ayant bien son caractère propre, facilement adaptable aux besoins de notre temps, assez simple pour permettre des solutions économiques. Il faut aussi que son originalité ait consisté dans un emploi judicieux des matériaux, de telle façon que cette architecture traitée avec des pierres différentes ou sous un climat autre devienne illogique si ce n'est impossible. Je ne connais pas d'époque de l'art breton correspondant mieux aux propositions ci-dessus, que celle qui s'étend de 1550 à 1650.

D'ailleurs, je ne crois pas que le gothique puisse servir de point de départ à des conceptions faites avec nos mentalités. Je n'ai guère vu de satisfaisant dans ce genre que l'abbaye de Solesme, mais cet ouvrage fut fait par un moine, c'est-à-dire par un homme vivant à notre époque.

que la vie du XIII<sup>e</sup> siècle ou à peu près, et toujours en contact avec un milieu adéquat. L'exception serait faite pour justifier la règle. Les Anglais nous ont été supérieurs en ce genre, quoiqu'ils n'y aient pas eu une envergure extraordinaire. Je me souviens avoir lu l'opinion d'un architecte anglais dans je ne sais plus quelle revue, au sujet de cette supériorité. Il estimait que cette différence venait de ce que l'inspiration des Anglais découlait de Ruskin, tandis que la nôtre venait de Viollet-le-Duc. Il est possible que cela soit la cause de notre sécheresse, on pourrait adjoindre à la lecture du Viollet-le-Duc, celle de Huysmans qui serait un bon correctif. L'un explique tout par des symboles, l'autre tout par la raison, et ils exagèrent merveilleusement, chacun dans leur sens. L'architecte du moyen-âge n'était sans doute pas un scientifique, il n'était pas non plus un bohème, mais surtout un homme de grand bon sens, presque sûrement d'une bonne éducation pour son temps, capable de fantaisies dans une certaine limite, en somme un impulsif mais maître de lui et jouissant d'un bel équilibre, tout aussi éloigné de Polytechnique que du Quartier Latin.

Mais revenons à ceux de notre temps. Il faudrait que nous prenions dans notre art breton quelques classiques, que nous considérerions comme base de nos études, non pour les imiter servilement, ce qui serait absurde, mais pour nous les bien mettre en tête. Nous étudions Virgile et nous ne faisons pas de vers latin, nous étudions Racine et nous ne faisons pas de tragédies ; seulement, par leur fréquentation suivie ces auteurs nous donnent une formation, une manière de penser, une empreinte ; de même, l'étude approfondie de ces classiques donnera une tournure particulière à nos conceptions.

A quelques exceptions près, on choisirait ces classiques entre les deux dates données plus haut. En voici quelques-uns à titre d'exemple, car la liste pourra en être plus longue :

*Pour les Églises* : Saint-Thégonnec, Roscoff, La Roche-Maurice (type de clocher très parfait en son genre), le porche de Landerneau, Saint-Fiacre-du-Faouët (un peu plus ancienne que les précédentes, mais très originale).

*Pour les édifices civils ou les grands châteaux* ; Kérjean ou Kergoadès.

*Pour les maisons en ville* : Landerneau, trois ou quatre beaux types (sénéchaussée, Réveil-Matin, etc.) Roscoff, quelques types très simples, pans de bois à Morlaix, Quimper, Lannion, qui prêteraient à de curieuses adaptations en ciment armé.

*Pour les petits édifices d'utilité publique*, on peut trouver de char-

mantes idées dans les lavoirs, fontaines, colombiers, portes d'entrée de manoir formées de trois piles, vieux moulins, échauguettes ; un très joli type de vieux moulin est le Moulin de Beurepos près de La Forest.

*Enfin pour les maisons très humbles*, prenez comme guide ces petites maisons toutes blanches, recouvertes de toitures en grosses ardoises aux volets bleus-verts que vous voyez le long de nos côtes. Avec un peu de lierre à l'ouest et au nord, quelques fleurs au ton vif du côté du midi, on obtient un charmant type d'architecture rurale bretonne.

Quand on aura choisi ses classiques, il faudra d'abord les analyser, les connaître se les mettre comme on dit vulgairement dans la peau. Gardons nous bien d'en copier des parties intégrales et de les rééditer consciencieusement au milieu d'autres motifs de la même famille, cela nous donnerait de l'architecture boche, c'est-à-dire beaucoup d'érudition plus ou moins bien arrangée dans le goût d'un cuistre.

Il ne faudrait jamais se servir de documents compulsés, mais de documents analysés, discutés, assimilés, je dirai plus, digérés. Ce n'est pas du document vu aujourd'hui dont il faut se servir, mais de l'idée qu'il fera éclore dans notre esprit quand nous l'en aurons saturé. Alors ce n'est plus une momie que nous exhumerons, mais c'est un enfant bien vivant qui viendra prendre sa place. Pour fixer les idées par une comparaison il y aura là toute la différence qui existe entre un oiseau vivant et un oiseau empaillé, ne riez pas, nous avons des monuments qui ont été empaillés, et d'autres qui sont nés empaillés, ma foi, je suis pour les oiseaux qui chantent. Mais pour cela il faut que l'artiste soit un créateur et non un contemplateur. Les dilettanti ont leur utilité, e Dieu me garde d'en médire, ce sont d'excellents commis voyageurs en art et en bon goût, ils sont merveilleux dans la salle de vente, mais ne valent rien à l'atelier ; qu'ils se contentent de nous mettre en valeur, mais ne cherchent pas à créer. Que leurs descriptions donnent le goût de l'art à ceux qui ne l'ont pas, soient une jouissance pour ceux qui l'ont, mais qu'ils ne se mêlent pas de conseils, qu'ils savourent la cuisine sans se mêler à la confection des sauces, qu'ils pensent que l'on n'est pas un tailleur parce que l'on porte bien un habit.

Pour donner un aperçu de la méthode que je préconise, je note quelques éléments caractérisés de l'architecture bretonne :

Encorbellements très saillants (clochers).

Grande portée possible dans les linteaux.

Facilité de mettre très peu de décoration en valeur par de grandes surfaces de granit absolument nues.

Possibilité donnée par la dureté de la pierre de traiter légèrement certains motifs d'architecture : ainsi les chevronnières des gâbles et

des pignons, lourdes en tuffau pour ne pas être cassantes, peuvent être très légères en granit. Leur appareil peut être horizontal pour un rampant de 45° et plus, sans que le sifflet fermé par la rencontre de l'horizontale et de la ligne inclinée présente un danger de cassure, tandis qu'en pierre calcaire il serait imprudent de ne pas retourner le joint perpendiculairement au rampant. Pour généraliser, beaucoup d'appareils de pierre en biseau dangereux en pierre calcaire sont très faciles en granit. De ces considérations et de plusieurs autres il découle que l'architecture bretonne peut être traitée avec beaucoup de légèreté, elle ne doit point donner l'impression cyclopéenne que quelques architectes ont cherchée, mais doit plutôt être solide et nerveuse en évitant tout ce qui serait *Kolossal*.

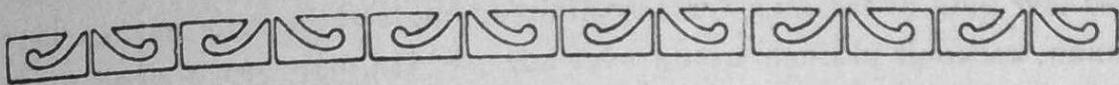
L'Ardoise est le mode de couverture le plus logique tant pour le climat, que pour la facilité qu'il y a d'en trouver. Elle est très caractéristique employée en grosses ardoises de Saint-Cadou, aux tons bleus-verdâtres-jaunâtres, les plus grosses, véritables dalles sont placées au bas et les dimensions vont en se dégradant jusqu'au faitage. Dans ce système, les noues arrondies donnent beaucoup d'ampleur aux fermes. Ces toitures sont de plus en plus parfaites pour les grands vents. Les maisons à pans d'ardoises sont d'ailleurs très intéressantes en architecture bretonne. Le pan d'ardoises serait peut-être la vraie solution pour combattre l'humidité dans les villas exposées de la côte.

Une lucarne élégante sortant d'un robuste toit d'ardoises, comme une tête de jolie femme émergeant d'une riche fourrure, est un des plus intéressants éléments de notre architecture, et suffit presque à caractériser une maison simple. Les souches de cheminées ont aussi une particularité qui peut leur donner beaucoup d'expression tout en les améliorant considérablement : pour cela, il faut donner une forte pente à leur chaperon, en recouvrant cette pente d'ardoises posées au ciment. En plus du caractère esthétique ainsi obtenu, on évite l'humidité rentrant par la souche. Le ramoneur est un peu gêné, mais c'est le seul inconvénient.

On peut aussi tirer un parti très intéressant du pan de bois, mais dans ce cas il faut le traiter d'une manière moderne, en ciment armé et combiné comme du ciment armé, sans écharpes diagonales, tout en verticales serrées et en horizontales. Ces verticales serrées ressortiront très bien sur le blanc des enduits, car le ciment affreux en grandes surfaces, peut devenir intéressant en bandes minces et déliées; il semblerait que la nature a fait cela pour nous empêcher de gaspiller ce précieux produit.

(A suivre)

LIONEL HEUZÉ.



# Dek devez e Verdun

(Kendalc'h)

Eur boan griz : ar zec'hed.

30 a Vezeven 1916

Hirie, avat, eo tomm ! Poazat a ra an heol. Gratet eo an traou gantan er-maez ha mouget an dud en diabarz. Eur fouezen domm-ruz a zav eus an douar da zevi hon dremmou hag hon daoulagad. Hon gwad a verv dindan hon c'hroc'hen hag ar c'houezen a ruilh war hon c'horfou e-giz da steriou bihan. Hon c'horzailhennou a zo arru kraz gant an aer domm, ruz-tan end eun int arru gant ar zec'hed.

Ha penaos terri ker gwaz sec'hed ? An dour a oa manet en hon dilerc'h dec'h dan noz a zo bet evet er beure-man. Ha breman e vezo red gortoz ac'hann d'abardaez ken na vezor bet e kerc'hat hini all e kazern Marceau. C'houec'h eur c'hoaz da bad gant eur zec'hed ker kriz !

Red eo d'in mont da ober eun tamm tro etrezek ar post-sikour, da welet hag hen n'en dije ket paotr Kallak eur banne dour da rei d'in, en han' Doue, n'eus forz peger kihan !

Ar Yann n'ema ket war-dro, hogen Guillaume a gavan. Despet a ra d'ezan, pa n'euz ket eur banne dour ken. Hen a rank hulma ivez kaer en deus kaout sec'hed. Ne van ken nemet ar c'helorniad dour a zo miret d'an aotrou major Taste da walc'hi e benn teo hag e c'helorniad all a zo lakaet a gostez evit ar re c'hloazet, hag hennez evel just a zo arabad kemer dioutan. Red eo kaout sonj eus ar paour kaez paotred goullet a zigouezo aman, dinerz hag entanet gant an derzien. Pa zonzan enno em bez truez outo, rak mar d'eo bras hon zec'hed-ni, peger bras na dle ket beza hini ar re a zo a-hont war lein an dosen o poazat dindan an heol !

Just awalc'h, setu an aotrou ar Merdy o tont er c'heo, priz holl adalek e dreid betek e benn ken n'eo mui anavezabl, hag eun druilhad bi-doniou en-dro d'e gorf. An aotrou ar Merdy, bet kure e Servel ha person e Pont-Melvez, a zo aluzenner en deirvet batailhon. Dalc'hmat e vez o fistoullat el linen dan, o redek eus an eil gornad d'egile, da frealzi ar zoudarded, da gomz ganto eus ar vro — e brezoneg —, da gas d'ezo a bep sort traou : tammou butun, banneou gwin, ha dreist-oll da farsal ganto. Neus ket evelton da gonta eun dezen, da zisplega traou fentus, ha da lakaat eur bagad tud da dorta o c'hoarzin. Gallet e vije sevel eur

pez levr gant ar farsou e vez o konta d'ar baotred da zederaat o c'halonou, kerkoulz el linen genta evel adrenv. Ha mar gra e zlead evel beleg hag evel soudard Bro-C'hall, hen gra kement-all evel gwir Vreton. Me am eus bet gwelet an aotrou ar Merdy e goudoriou Fourn-Pariz o lenn d'ar Vretoned marvailhou c'houek « Pipi Gonto ». En Argonne e veze evel-se, bemdeiz, o kalamarc'hat dour ha fank en trancheou evit kas eun tamm levenez d'e genvroiz kaez er boan. Ouspenn kant gwech e oe darbet d'ezan beza lazet gant an obuziou ha gant an torpilhou, hag eur wech zoken e oe fapet gant an aezennou mougus, er Mitte, hag hanter-baket ganto. Dont a reas ebarz, evel kent, a-drugarez Doue, evit brasa joa e vignoned. Hag e vignoned a zo niverus, rak ar vatailhon a-bez a zo zot gantan hag a lammfe en tan abalamour d'ezan. Ar groaz ar vrezel en deus bet, ha n'eo ket o chom da-zellet en deus gounezet anezi.

Hirie ema o kestral traou da eva evit an dud keiz a zo a-hont war an dosen dare da vervel gant ar zec'hed.

— « He, paotr Tredez, emezan, n'az peuz ket eur banne traou da rei d'in evit ma mignoned ? Dour, gwin, chistr, laez, kafe, gwin-ardant, ar sort a vezo, holl int mat d'eomp. Petra, emezout, ne teus netra ? Neuze ne dalv ket ar boan d'in koll ma amzer ganit. Tec'h diwar ma hent, ma'z in pelloc'h..... »

Setu e kasan anezan da gaout ar Yann. Digant hennez, marteze, en devo eun dra bennak.

Eun telefoner o tont eus dresa al linennou a zigas gantan eur bidoniad dour-hao karget en eun toull-obuz en draouien. Eur pemzek bennak en em gavomp en-dro d'ar paotr o klask kaout eun daken da zistana toull hon gouzoug. An dour a zo melen gant al louz ma'z eo, ha c'houez ar brein gantan. N'euz forz, gwell eo ober gantan eget tremen, setu e lipomp gant plijadur ha heug war eun dro an hanter-kartad dour-fank a zigouez da bep hini ac'hanomp. Terri hon zec'hed a ra bepred e-pad eur pennadig amzer.

Dont a raer da zigemen d'in mont da vureo ar c'horonel dioustu. Emeur o paouez digas eun dezertour alamant d'é gaout.

Heman a zo eur paotr ganet e Berlin. E dud, avat, a zo Pologniz hag o deuz savet anezan da garout ar Bologn, setu ne blij ket d'ezan ar Brusianed, ha ne glask ken nemet eun dra : ober er muia ma c'halla a zroug d'ezo, evit ma c'hounezo Frans ha ma hadkavo ar Bologn he frankiz gwechall. Josef Rucinski a ziskuilh d'eomp kement tra a oar. Kement a c'hoant en deus d'ober plijadur d'eomp ken eo prest zoken da ijina traou ha na oar ket. Setu ez euz da ziwall bete-gouzout na yennfe ac'hanomp gant e garantez re vras. Gouzout a ra lenn war ar

garten ervad, evel kement soudard alamant a zo holl, e-kichen du-man e vez kavet c'hoaz meur a iz-ofiser hag a ofiser, siouaz, ha n'hall ket en em zibab gant eur garten. Rucinski a ziskouez d'eomp war ar garten c'hallek pelec'h ema mindrailherezed ar Voched e Fleury ha post-chou ar c'habitened, pelec'h ez eo berniet ar pourveziou, pelec'h ez eus kanoliou, ha kement zo. Ma vefe kalz a sort da heman e vefe brao d'eomp, avat !

Pa'z eo achu ar c'houlennadeg e ran eul lamm en toull a vez graet eun tamm tomma da voued ar c'horonel ennan. Aman e kavan ma mignon ar Jollivet eus Pondi, eur paotr a galon vat mar d-eus unan. — « Juluan gaez, emezoun, ne teuz ket eur banne, eun dra bennak, da rei d'in da eva ? Me, paotr kaez, a zo arru prest da vervel gant ar zec'hed.

— O dam geou, me héh Jul, emezan e brezoneg Gwened, ul lom gafé zo hoah. »

Hag hen o tiskenn d'in eur c'hartad kafe tomm, gwella tra zo evit terri ar zec'hed pa vez tomm d'an den. Heman eo, a gav d'in, ar banne kafe gwella am eus evet em buhez ha n'oufen ket lavaret pegement a vad a ra d'in. Chom a ran da vlasa anezan ha da eva a lounkadennou bihan evit ma pado pelloc'h ar blijadur.

Diwar heman e touan d'ar Jollivet em bezo sonj anezan keit ha ma vezin beo.

C'hoaz e ro d'in eur banne all en eur bidon da gas d'am mignoned, ha me war ma giz d'ar c'heo eurusoc'h eget pa'm befe kavet eun tenzor.

—♦♦♦♦♦—  
*An deiz kenta a viz Gouere 1916.*

### Hebdale e vezimp savet.

Terri a ra evel-kent d'ar ganoliadeg.

Tanoaat a ra tennou an enebour eur pennad zo, e-kichen hon re na davont ket. Anat eo e kemeromp hon c'hrenv warno. Emgann ar Somme, a glevomp lavaret, a zo digoret. Eizteiz zo ema kanoliou pounnera ar Fransizien ha re ar Saozon noz-deiz o torna linennou an Alamanted war-hed ugent leo hag o trailha o difennou. Int-i eo a zo o tizamma a 'hanomp er c'hornad-man, sur awalc'h, rak an enebour en deus tennet ac'hann e ganoliou bras evit kas anezo d'ar Somme da stourm ouz hon re.

Daoust da ze, ha goude ma n'euz bet krogat ebet tri deiz zo, e kolomp tud bemdeiz. Dec'h e oa bet lazet eun toullad soudarded adarre gant ar grenadennou pe gant boulejou ar mindrailherezed, en o zoeuz al letanant Burban a oa bet mazerjant er penn kenta er Veljik, hag

eur Breiz-Uhelad kalonek anezan. Al letanant Fanch Noblet, roue ar mindrailherien, a oa bet gloazet ivez, hag eur bern soudarded d'e heul.

N'ouzon ket pet kant a dud hon deus kollet abaoe m'emaomp aman. Eun toullad mat, hep mar, rak hirie e klevomp lavaret e vezimp savet ac'hann warc'hoaz. Meur a wech ez eo bet ar vrud ez aemp da veza kazet war adrenv abalamour d'hon c'hollou, hogen koz kaoziou ne oant ken. Hervez darn e rankche ar rujumant diouer et tri-ugent dre gant eus he zud araok ma vije savet, hervez darn all tregont dre gant,

En dro-man bepred omp sur ez eus meneg d'hon zevel, penegwir hon deus gwelet ofiserien eus ar 168vet a zo deuet d'ober gweladen en hon c'hornad, ma ouezintan hent da zigas o zud warc'h'oaz. Ar c'helou-ze, evel just, a laka stad ennomp, ken a ra. Arru omp ker faez aman, a gorf hag a spered, ken e teuimp da goll hon skiant ma rankomp chom aman hirroc'h.

---

*An eil a viz Gouere 1916*

## War-adrenv !

---

Hirie ez eo bet sioul awalc'h an traou. An enebour a rank beza rezalc'het du-zont e-kostez ar Somme evit en em zifreta dre-aman. Nemet oc'h aoza eun taol vil bennak e vefe adarre. Ha ni, er c'hornad-man, penegwir, emaomp e sell da veza savet hebdale, n'hon deus c'hoant ebet da veza drouk.

Gwasat m'hon deus kavet hir an devez ! Pa vezer er giz-ze e gortoz eus eun dra vat bennak, ne bader ket gant an hast da veza dizammet.

Lavaret ez eus d'eomp e c'hallemp mont araok pa garemp, a-dal ma vije arru noz, gant ma vijemp savet, evel just. Setu hon doa lakaet ar c'houlz da gwitaat da zeg eur, Hogen savet omp bet eun tamm bihan kentoc'h eget na sonje d'eomp, ha gant-se eo kerkoulz d'eomp mont ac'hann dioustu, penegwir hon deus kontet an doareou ha diskouezet an traou da baotred ar 168 vet a zeu aman war hon lerc'h.

Goude beza lavaret kenavo ha chans ha yec'hed d'ezo, e sailhomp er-maez euz hon toull da zeg eur nemet kart, eun tamm anwaz en hon c'halonou. Gant ma vezo mat hon distro ! Hek a vefe, evel-kent, beza tapet d'an eur diveza hon deus da dremen war zouar Verdun.

Tremen a reomp ar c'haran villiget d'an daoulamm ha setu ni en draouien. Eur vad dispar a ra d'eomp beza deuet er-maez eus ar c'heo flaerius, ha lounka eun aer freskoc'h, evitan da veza karget gant c'houez ar c'horfou maro. Sklaer eo an noz evel an nozveziou-hanv pa vez brao an amzer, hag e welomp hon hent er-vad. N'eus trouz ebet en-dro

d'eomp, nemet er bellder e klever ar grenadennou o strakal hag ar c'hanoliou o skei. Ar zon-ze a vez klevet dalc'hmat, ha gant se na reomp ket a van. Mont a reomp war-grec'h, en eur rengennad hir a ra kam-migellou war ar roz, o klask mont e-biou d'an toullou obuziou.

A-drek hon c'heinou, du-hont, en dro d'al linen genta e krog an obuziou alamant da goueza. Eur barr boulejou, moarvat, ha netra ken ! Hogen ar barr a bad, ha, gwasa zo, tostaat war aman eo e ra. Reou vihan int : reou 77. Klevet a vez fraez ann tenn o tont er-maez eus ar c'hanol, ar c'houtelladen en aer, hag ar vouled o tarza. Da genta, ne veze klevet nemet : tok... rao...! tok... raok...! Goude e oe klevet eur c'houtelladen verr etre an « tok » hag ar « rao ». Ha breman ez astenn ar c'houtelladen dre ma pella an obuz diouz ar c'hanol. Aes eo kompren Petra c'hoarvez. An enebour, pe hen en deus gouvezet e oamp savet pe n'en deus ket, bepred e tistign eur ganoliadeg a dreuz da Draouien an Ankou, evit stoufa anezi ha herzel ac'hanomp da vont dreizi. Eun taol mat eo d'eomp pa ema e dennou war hon lerc'h, ha pa hon deus kemetret eun tamm brao a lans warno o tont kwit araok an eur a oa lakaet d'eomp da genta. Koulskoude e vefe gwel d'eomp hasta : kleo anezo oc'h astenn o zan beb an amzer.

Ar c'hrav a zo sounn, hon zier a gavomp pounner hag hon diouhar a zo gwak ha dinerz, gant ar vuhez hon deus renet en ti-poultr, setu e ruilh ar c'houezen warnomp gant an tomm eo-d'eomp. Hon youll hepken a has ac'hanomp war-araok. Hon youll a-bez a zo eunet war ar pal-ze : treuzi an dachen-man araok ma vezimp tapet gant ar speurendan. Hon zellou a chom stag ouz ar gwez a zo du-hont war veg an dosen o tiskouez d'eomp porz ar zilvidigez. Hon diousskouarn a zo stignet da zelaou ar boulejou o tostaat, hag hon spered prest da c'hourc'hemen d'eomp mont buannoc'h c'hoaz. E-keit-se, hon treid a zifret diouz o gwasa, hag ez eomp war-grec'h, beuzet er c'houezen, ha berr warnomp ken eo entanet hon difroun hag e yud hon alan en toull hon gouzoug.

Den na lavar grik. N'emeur ket gant komzou. Distoka ac'han eo a zo d'ober. Bondu, eur pionier hag a zo araok d'in, a zac'h e droad en eun druilh had orjal-pik ha gant an herr e ya da goueza a-hed e gorf war an douar kalet. Sevel a ra adarre hep chom da dorta na da druantal, hag araok, avat, primm-ha-primm, ken am eus fent gantan.

Me eo an diveza eus ar rengennad. War ma lerc'h e klevan an obuziou o koueza, tostoc'h an eil eget egile. — « Hebdale e vezint warnout, emezoun, ha kerz da welet Petra c'hoarvezo ganit... » Ar sonj-ze a zo kaz ganin hag a zihun ma ene. Lakaat a ra ac'hanoun da stourm dre ma spered ouz fallentez an Alamanted elec'h plega d'o beli. Bez' ez eus tud hag o deus c'hoant da lavaret penaos an Alamanted na vezint

ket gwaz, evit ar sort stourmaden, ha me na vezin ket gwell. Hogen me a lavar, o veza m'am eus bet amprouet an dra-ze meur a wech, (ha n'emoun ket ma-unan o lavaret) penaos ar spered a zo barrek da ober kalz a draou ha n'hall ket ar c'horf ober. N'euz ket roet Doue d'eomp ar galloud da gomz outan dre hon spered, da lavaret eo, dre hon pedennou ? Falla tra ra an den eo tremen hep pedi Doue, penegwir e c'heller ober da bep koulz hag e pep stad. Hogen peurlies a n'hon devez sonj eus an Aotrou Doue, ne droomp hon c'halonou outan nemet pa vezomp en argoll, pa na vez skoazell ebet ken da c'hortoz digant an dud. Koulskoude an hini a bed evel ma'z eo dleet en devez e vennad bep tro, gant ma ne vezo ket eun dra dic'hallus-mik na direzon : piou n'eus ket bet amprouet ze ? Ha petra ez eus d'ober evit ze ? Netra nemet goulenn gant kalz a nerz, ha beza sur e vezor selaouet gant Doue, ar pez n'eo ket diaes, penegwir Doue, a zo Holl-C'halloudek.

Setu eta e stourman er giz-ze ouz an Alamanted. — Gwelomp, emezoun, penaos ema kont ? — A-toue, du-hont ez eus eur c'hanolier alamanant o klask laza ac'hanoun.

Ha me a zo aman o klask tremen hep beza lazet.

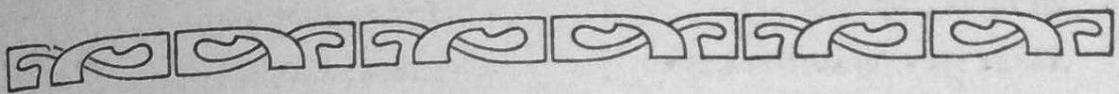
N'ouzon ket hag hen ma enebour a bed Doue evit ma dapo ac'hanoun. Evit me, bepred, a bed evit ma ne rayo ket. Hag em c'halon oun sur da c'hounit, rak ar Vad a vez trec'h d'an Droug dirak lez-varn Doue, hag ar Vuhez trec'h d'ar Maro. Anez, ne vanfe soudard beo ebet ken er broiou-man, gant kement a voulejou hag a zo bet tennet evit laza an dud. Dont a ra sonj d'in e komzou Hon Salver : — « Er bed oc'h ankeniet ; mes kemerit kalon, rak me am eus trec'het war ar bed. » Hag e talc'han da lavaret anezo gant feiz.

Gant ar beden-ze em spered en em gavan skanvaet en eun taol. Had-kavout a ran an ézamanant-spered a roe kement a hardizegez d'in en emgannou kenta ar brezel, araok ma oamp bet re skaoted. Evel se ez ar ruomp war c'hourre tosen Sant-Mikael, hag an obuziou bepred war hon lerc'h. An hini tosta a zo kouezet eur pemzek metr bennak diouzin. Hogen, tra vuzudus, ne dosta hini ebet ken. Setu ni stok er c'hoad hag ar speured dan a chench roud da vont etrezek Souville. Breman omp dinec'h. Ar pep gwas a zo tremenet.

Araok mont er c'hoad e tigouez d'am zellou para war eun tamm kleddour toullet en eur c'hleuz meinek. Er vins a ziskenn ennan e welan eur soudard ha n'am bije ket anavezet, kaer en deus an noz beza sklaer, panevet eur vouez skiltrus ar sort n'hall difluka nemet eus genou pao-tred ar C'hreis'eiz. Ema o tisleuga da unan bennak all hag a zo en toull, en eur gana : — « Eh, je te dis que c'est une relève ! »

(Da heuilha)

J. GROS.



Notennou diwar - benn ar Gelted koz  
O ISTOR HAG O SEVENADUR

**GIZIOU AR GELTED KOZ**

(Kendalc'h)

6) *ar c'hlemgann d'an hini maro* : kleuza ar bez, klemmgana d'an hini maro, laza e loened pevar-zroadek e oa, hervez eur skrid iwerzonek eus ar Grenn-amzer, kenta lidou eur beziadur. Ar c'hlemgana a oa anezan ivez e-touez Breiziz. En danevell varzek war Dristan hag Isilt e weler Isilt hag he mamm, pa zigouez maro Morholt, o vleina beb eil tro e-touez ar merc'hed ar geuziadeg kenvaouüs : stouet war ar c'horf meur ec'h adlavaront dibaouez meuleudi an hini lazet hag e taolont heb ehan an hevelep malloz ouz al lazer (1)

8) *ar c'hoariou-kanv* : ar c'hanvou a zeue d'o heul, en Iwerzon, banvezioù ha c'hoariou, redadegoù kirri ha gourennadegoù, a lakaed en enor d'an hini maro. Gant Breiziz ha Kelted an Douar-bras edo ar voazamant-se ivez, moarvat. Boutin eo bet da holl Europiz.

8) *stumm-diavaez ar beziou* : ar beziou a zaved warno alies awalc'h eur c'hrug. Ar c'hrugou eus an oadvez keltiek a vez peurvuia eus unan da bevar metrad uhelder war zek pe bemzek (pe ouspenn) metrad treuz. Stank eo ivez ar beziou digrug. Merket e oant gwechall marteze gant arouezioù prenn pe danvezioù dibad all a zo aet da get hep lezel roudenn war o lerc'h. N'eus tra, evelato, a gement hel lakfe anat.

9) *ar bezskrivadurioù* : e-touez Kelted an Itali eo e renas da genta, diouz skouer an Etrusked hag ar Romaned, ar voaz da engravi war eur maen-bez ano an hini maro. Goude alouberez ar Romaned en em astennas dre bevar c'horn Keltia. E Todi, e kreizenn an Itali, ez eo bet kavet kosa bezenskrivadur keltiek : skrivet eo e lize-rennoù etruskek gant eun droïdigez e latin. Setu aman an darn geltiek anezan gant eun droïdigez e brezoneg :

*Ategnati Drutikni  
karnitu logan Koisis  
Drutiknos.*

« Koisis, mab Drutos,

*Ategnati Drutikni  
karnitu artvass Koisis  
Drutiknos.*

« Koisis, mab Drutos,

(1) Joseph Bédier, « Le Roman de Tristan et d'Iseult, traduit et restauré »,  
pajenn 45.

en deus savet bez (1)

en deus savet mein (2)

Ategnatos, mab Drutos ».

Ategnatos, mab Drutos ».

Berr-ha-berr eo, evit an darnvuia, enskrivaduriou-kanv Iwerzon e lizerennou ogamek, enno hepken peurliesha ano an hini maro ha hini e dad ; dindan-vezet eo ar ger *bez*. Setu, da skouer, enskrivaduriou Emlagh East ha Mountrussel :

*Bruskkôs maqi Kaliaki*

« (bez) Bruskkus (3) mab Kaliakos ».

*Ivageni maqi Laiskepitas*

« (bez) Ivagenos, mab Laiskepita (4) ».

10) ar *beredou* : a-hed an henchou pe tost d'ezo edo ar beziou hag ar beredou peurvuia. Douaret e veze alies a-walc'h micherourien Bibrakt el lec'h end-eün m'o doa bevet, da lavaret eo dindan leurenn o gofell. « Derc'hel a raed gant al labour tenn ha trouzus war ar poull-bez m'edo ennan ar c'horf maro ». C. Julian.

Ar beredou keltiek brudeta, ken dre niver o beziou ken dre dalvoudegez an arrebeuri a oa enno hag ar sklerijenn o deus taolet dre ze war zevenadur ar Gelted, eo re ar « Bavière » hag ar « Palatinat »-Uhela en Alamagn, Ornavasso ha Montefortino en Itali, ar « Bourgogne » hag ar « Champagne » e Bro-C'hall, Aylesford hag Arras e Bro-Zaoz. Nemet kavet ez eus beziou keltiek pell en diavaez eus ar broiou a voe gwechall e dalc'h ar Gelted. E-kreiz beredou ec'hon etruskek pe ombrek eus kreizenn an Itali, e voe dizolôet beziou Kelted lakaet anat gant an arrebeuri anezo. Kosa bezenskrivadur er yez keltiek a zo bet dizouaret e Todi, n'eo ket pell diouz Rom. En Ejipt, eur vered ec'hon dindan douar, a oa bet lakaet, en eilvet hag er c'henta kantved kent H. Z., da zebelia ar c'hopr-zoudarded gwarnisonet e kêr Alexandri, kerkoulz hag ar gwragez hag ar vugale anezo, a oa enni meur a vez Kelted anat, neket hepken dre an ano-gouenn *Keltos* pe *Galatês* oc'h heulia ano ar zoudard maro, hogen ouspenn dre stumm keltiek diarvar hiniennou eus an anoiou-ze : *Aedosotis*, *Aedoaratos*, *Bitos*, *Sisonon*, hag all. Meur a hini eus ar mein-bez anezo a oa warno livaduriou, gwall-deusk siouaz, o skeudenni brezelourien war zav, ganto ar skoued bras hir-gelc'hiek.

1. *Loga* « bez », tro-damall *logan*, a zo deut e kambreeg da *llo*.

2. *Artvass* eo tro-damall lies eus *artva* « maen », e keltieg Iwerzon *arta*, e teu ac'hano *art* « maen ».

3. An anoiou en *us* a oa an dro-c'henel anezo en *ds*. Da skouer : *Lugus, bitus* « bed », tro-c'henel *Lugôs, bitôs*.

4. Anoiou-ze en *a* a oa o zro-c'henel en *ds*. Da skouer : *bena* « maouez », tro-c'henel *bends*. Ar re-all a oa en *ês* an dro-c'henel anezo ; da skouer *teuta* « broadtud », tro-c'henel *teutês*.

11) *eun nebeut treuskredennou o sellet ouz an anaon* : diwar dreuskredenn e oa savet, anat, ar voaz a zo bet kavet roudou anezi en eur bez bennak da wea pe da wara armou an hini maro, hag an hini, dibaot a-walc'h, da lakaat an tan war e di. En Iwerzon, er Grenn-amzer, e veze douaret a-wechou ar roueed hag ar pennou-brezel war o zav, en o gwiskamant brezel, trôet o dremm war-du bro o enebourien. Keit ha ma vane ar c'horf trôet en e zav evel-se, e veze ennan, war a greded, eun nerz hag a noaze ouz an enebourien, ma veze ar re-ze trec'het dalc'hmat en emgannou. Ar gredenn e drouk-nerz korf ar c'hadour maro ouz e enebourien a oa anezi ivez e-touez Breiziz.

Hervez Ploutarkhos ha Pausanias n'edo ket ar voaz gant ar Gelled gouela d'ar re varo. Lakaat a heller a-genver d'al lavarenn-ze al linennou da heul gant Pomponius Mela : « An Dhraked, emezan, a zigemer gant daerou ha gouelvan ar vugale nevez-c'hanet hag a gas ar re varo d'ar vered e-kreiz ar c'han hag al laouenedigez, rak ma 'z eo gwell ar maro eget ar vuhez ». Er Grenn-amzer, ar Skandinaved a grede ganto e veze strafilhet gwenvidigez an anaon gant daerou ar re veo :

« Te da-unan a zo kiriek, Sigruna, eme Edda goz, ma 'z eo Helg beuzet e gliz ar boan. Gouelet az teus ez pragereziou aour, maouez skedus-heol. Daerou kriz az teus skuilhet kent mont d'az kwele. Pep daerenn a zo kouezet war asgre ar roue, ha hi yen-skorn ha koenvet a c'hlac'har ».

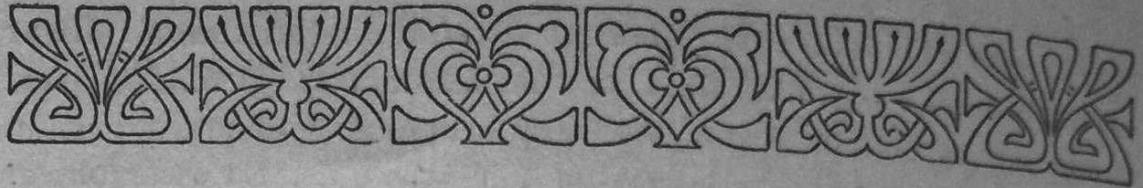
Hag e lavar gwerz koz Aag hag Elsa :

« Pa lenvez, e vez va geler en he diabarz evel gwad morlivet ; pa laouenaez, e vez va geler leun-oll a rozennou c'houez-vat ».

12) *pirc'hirinerez d'ar beziou ha koun an anaon* : peziou moneiz roman dastumet war c'horre meur a grug bet savet en oadvez ar maen lufret, hag ar re-man kollet e-kreiz ar maeziou pell a-walc'h diouz pep kêr-anez, a dennfe da destenia edo ar beziou-ze, er c'henta kantved goude H. Z., lec'hiou a birc'hirinerez.

E Géligneux, departamant an Ain, ez eus bet kavet eun enskrivadur latin, ennan daou c'her keltiek, o rei eun ti bihan hag eur winienn da lakaat da viken eur banvez bloaziek a vefe pedet d'ezan an *trikonti* (tregont) hag a vefe graet *petrudekameto*, da lavaret eo ar bevarzekvet devez eus eur miz bennak (evit doare ar miz a vez graet anezan *Riuos* e deiziadur Coligny). E-touez Arianed an Indez edo ivez pevarzekvet devez eur miz roët d'ar banveziou kanv.

Meven MORDIERN hag ABHERVE.



# BROCÉLIANDE

(Fin de Guerre)

Plus de quinze ans s'étaient écoulés depuis ma première visite à la forêt merveilleuse. C'était à l'époque de mon service militaire. A la faveur d'une courte permission, j'avais pu quitter le camp de Coëtquidan où mon régiment stationnait pour les exercices de tir, et j'avais erré de l'aube au soir aux alentours du village de Paimpont, à travers les immenses futaies que mon imagination peuplait de lutins et de fées. Malheureusement, j'étais mal préparé à ce pèlerinage. A peine initié à l'histoire de la forêt, ignorant de la topographie de la région, j'étais passé auprès de coins historiques ou légendaires sans les remarquer ou bien, ce qui était pire encore, je n'avais pas réussi à atteindre certains buts importants de ma promenade. C'est ainsi que la fontaine de Baranton m'était restée introuvable bien que je l'eusse cherchée avec persévérance mais trop loin, hélas ! du lieu où elle est située.

Il me restait un souvenir mortifiant de cette excursion ratée, et le désir de la refaire me prenait chaque fois que des hauteurs qui dominant mon village j'apercevais la barre sombre de la forêt se détacher sur l'horizon.

Tout récemment, je décidai un nouveau pèlerinage à Brocéliande, et le 17 mai, vers huit heures du matin, le chemin de fer de la Brohinière à Ploërmel me débarquait à la station de Gaël d'où je devais gagner à bicyclette le voisinage de la forêt. De Gaël, la route fuit presque en ligne droite vers Paimpont, traversant de petits villages dont la paix n'est guère troublée que par l'aboïement des chiens et le chant des coqs. Voici la Marquenais qui s'abrite sous d'énormes chênes seuls survivants de l'époque qui vit la forêt s'étendre sur cette région depuis longtemps défrichée et actuellement en pleine prospérité agricole. Un peu plus loin, c'est le Louya qui possède une vénéra-

ble chapelle où l'on vient prier saint Eutrope pour la guérison de l'« enfle ».

A la porte du sanctuaire se dresse une vieille croix sur le fût de laquelle est représentée une madone assise offrant à la compassion des pèlerins le corps de Jésus expiré.

Depuis Gaël, je voyage sans perdre de vue la forêt ; mais la masse sombre paraît, à mon approche, reculer dans le lointain. Enfin, elle cesse de fuir, les collines précisent leurs contours, les routes forestières élargissent leurs lacets et même je commence à distinguer la houle des ramures que tord la brise du matin. Encore quelques coups de pédale et je me trouve à l'entrée d'un plateau rocailleux sur lequel végètent de maigres pins. Une brume légère flotte sur la lande, et parmi les fûts des arbres il me semble voir passer des formes légères qui jouent dans les marbrures de l'ombre et du soleil. Serais-je déjà dans le domaine des fées et de leur ami Merlin ? L'inspection de la carte d'Etat-major me convainc de cette réalité : Je suis aux marches de Brocéliande. Alors, je m'arrête et saluant ce sol célébré par tant de poètes, j'évoque les amoureux de la forêt enchantée : Viviane, Merlin, Artus, Ponthus et tant d'autres. Désormais, je ne marcherai plus qu'en leur noble et moult délectable compagnie.

\* \* \*

Ce plateau n'est qu'une pointe avancée de la forêt. Après l'avoir franchi, je me retrouve au milieu des terres cultivées et j'atteinds bientôt la bifurcation de la route de Concoret.

Kun-Korred, le val des fées ! Ce lieu tient une trop grande place dans les fastes curieux de Brocéliande pour que je ne lui consacre pas un instant. Le village se dresse au bord d'une belle vallée de l'autre côté de laquelle s'étagent les ondulations frémissantes de la forêt. Les maisons se pressent autour d'une jolie église moderne dont les autels s'ornent de plusieurs statues anciennes. Parmi celles-ci, je dois mentionner spécialement l'image de Notre-Dame de la Concorde, la patronne de la paroisse. La madone tient entre ses mains deux cœurs, symbole de la réconciliation de deux seigneurs qui avaient juré de s'exterminer et qui firent la paix pour l'amour de la Mère de Dieu. Episode historique ou légende, ce souvenir est plein de grâce et montre qu'il n'est meilleure chose en ce monde que la dilection fraternelle et le pardon. Avant de sortir du sanctuaire, j'adresse une prière à la Vierge pour lui demander de maintenir

l'union entre les Bretons trop enclins, hélas ! à se diviser et se combattre. Je fais passer ma requête par les mains de Merlin qui fut un apôtre de l'« Union sacrée », et je lui dis : O Merlin, Guerrier, Barde et Prophète, vous dont les adjurations éloquentes ont tant de fois conjuré les divisions funestes, cause du malheur de nos pères, reportez sur les fils l'action bienfaisante de votre sollicitude et si parfois vous nous voyez encore, cédant à l'atavique instinct, sacrifier aux redoutables défauts de la race, usez de vos invincibles enchantements, attirez-nous en ce lieu paisible de Concoret et que Notre-Dame de la Concorde unisse nos mains et nos cœurs pour la défense et le triomphe de la cause bretonne !

En sortant de l'église, je remarque, adossé au mur de l'abside, un pauvre saint mutilé que son grand âge et ses infirmités ont sans doute fait expulser de son sanctuaire. Serait-ce le dernier de ces « saints de Concoret, qui ne datent de rien » suivant le dicton populaire ? S'il faut en croire certains, ce dicton connu à plus de dix lieues à la ronde n'aurait pas trait à de vieilles statues de saints mises au rancart, mais viserait directement les gens de Concoret, qui, depuis Eon de l'Etoile, auraient conservé une réputation de sorciers et de saints de mauvais aloi... Laissons cette question épineuse. Il pourrait nous en cuire de toucher indiscretement aux mystères du Val des Fées !

Le bruissement de la forêt m'attire irrésistiblement. Je m'empresse de rejoindre la route de Paimpont et, cette fois, j'entre dans le sein même de Brocéliande. Malheureusement, je me vois bientôt obligé de ralentir l'allure : la route est devenue impraticable tant elle est défoncée et ravinée. Qui donc a ainsi bouleversé cette belle voie forestière ? La réponse ne se fait pas attendre. Débouchant d'une allée transversale, une dizaine d'auto-camions conduits par des soldats américains traversent la route dans une vague de poussière et piquent à travers la forêt avec un bruit d'enfer. Le ronflement des moteurs ne s'est pas complètement évanoui que mon oreille perçoit la musique stridente de scies mordant le bois. Je m'avance à travers le taillis et j'arrive à l'entrée d'un vaste chantier où l'on transforme en madriers les plus beaux arbres de la forêt. Un cri de douleur s'échappe de mes lèvres au spectacle d'une telle profanation. Hélas ! je n'ai pas tout vu : le désastre ne se borne pas à ce coin

de forêt ; j'aurai bientôt l'amertume de le constater. La route devient de moins en moins carrossable. Je finis par en prendre mon parti et, descendant de bicyclette, je continue pédestrement jusqu'à l'entrée du village de Paimpont.

Les bâtiments de l'abbaye attirent d'abord le regard. Ils se dressent au bord d'un étang que la verdure encadre de tous côtés. C'est vers eux que je dirige mes pas. J'entre dans la vaste église abbatiale qui a si bien conservé le cachet du XVII<sup>e</sup> siècle : autels, statues, chaire, boiseries, tout est dans le style de cette époque. Je cherche des yeux le crucifix d'ivoire qui fait la principale richesse de l'église et ne parviens pas à le découvrir. Je me décide alors à aborder une religieuse fort occupée à cirer le parquet du chœur. La petite sœur se met à ma disposition avec le plus aimable empressement. Elle m'ouvre la balustrade et m'entraîne vers l'autel majeur dont elle me vante les sculptures avec beaucoup d'enthousiasme. Ensemble nous faisons le tour du sanctuaire et enfin nous pénétrons dans la sacristie ornée de boiseries remarquablement fouillées. La religieuse élève une grosse clef qui pend à sa ceinture et se met en devoir d'ouvrir un coffre-fort scellé dans le mur. Elle en retire avec précaution et respect le célèbre crucifix et le dresse sur la crédence devant mes yeux littéralement éblouis. « C'est un moine de Paimpont qui l'a sculpté, m'assure la petite sœur, on dit qu'il consacra sa vie entière à ce travail. » Il y mit aussi toute son âme et tout son cœur, car la beauté de ce chef-d'œuvre ne réside pas seulement dans la difficulté de l'exécution et le fini des détails, elle s'avère surtout dans l'expression poignante qui se lit sur le visage du divin supplicié. La religieuse retourne au coffre-fort et en retire un très ancien reliquaire renfermant un os du bras de saint Judicaël. Avec autant de piété bretonne que de ferveur religieuse je baise la vitre derrière laquelle apparaît la relique jaunie, et j'adresse mentalement une prière à ce prince de notre nation. Parmi les Bretons qui viennent ici en curieux, ils sont sans doute peu nombreux ceux pour qui saint Judicaël n'est pas une figure vague et lointaine. Pourtant ce chef domnonéen fut un grand défenseur de la Bretagne au VII<sup>e</sup> siècle. Son bras, ce bras maintenant desséché, si secourable aux pauvres gens, se leva dans la bataille lorsqu'il le fallut et repoussa victorieusement les ennemis de notre patrie.

• • •  
Au sortir de l'abbaye, je retrouve la pièce d'eau et je m'as-

sieds un instant sur la berge fleurie. Hélas ! il est impossible de goûter dans le calme la douceur qui se dégage de ce coin cependant tout empli de fraîcheur et de poésie. Les auto-camions des Américains ne cessent de sillonner les rues du village, leur bruit est assourdissant et la poussière qu'ils soulèvent retombe comme une pluie de cendre et salit de sa teinte grise le bleu des toitures et le vert tendre des frondaisons nouvelles. Le soleil monte au dessus de la forêt : il est onze heures. Je déploie ma carte d'Etat-major et je discute avec moi-même l'itinéraire à suivre. J'éprouve fortement la tentation de continuer vers le sud en prenant la route de Campénéac. Ce chemin me permettrait d'approcher du « Val sans Retour » et me conduirait au château de Trécesson, beau monument de l'architecture militaire du Moyen-âge. Mais c'est justement de ce côté que viennent les terribles auto-camions. Il n'y a place sur la route que pour ces nuisibles véhicules, aussi dois-je renoncer au Val sans Retour et au manoir de Trécesson. Je remonte un peu au nord de l'étang et m'engage sur une route qui doit me conduire à l'extrémité ouest de la forêt où je chercherai les plus purs joyaux de Brocéliande : la fontaine de Baranton et le perron de Merlin.

A mesure que j'avance, je me sens envahir par la tristesse et l'irritation. Les chantiers et les scieries sont bien nombreux sur la route que j'ai choisie ! Le long des lignes forestières courent des cables d'acier distribuant l'énergie électrique à toutes les machines qui travaillent à l'anéantissement de la forêt. Les coupes se font de plus en plus larges et mettent des plaques de lumière dans le vert sombre des taillis. D'immenses espaces sont tondu ras comme tête de fantassin. Il paraît que cette exploitation intensive doit continuer jusqu'en 1924. Que restera-t-il bientôt de cette mer sylvestre ? Pauvre chère Brocéliande ! il est donc écrit que tu seras aussi dévastée par la « Grande Guerre » ! Une armée cosmopolite s'acharne sur toi. Des Américains blancs, noirs et métis, des Russes aux traits épais te dépouillent de ta parure et t'égratignent au visage. Que ne puis-je disposer des maléfices de Merlin et les châtier de leur audace ! Du moins je les voue aux mauvais génies de la forêt. Puisse le spectre du Chevalier Noir semer le desarroi dans leur esprit ! Puisse les cris de la Bête Glatissante troubler la quiétude de leur sommeil !

La route gravit la pente abrupte de Haute-Forêt, au sommet de laquelle je parviens après beaucoup de fatigue, car il est

midi et le soleil brûle le chemin de ses feux ardents. La colline est fort élevée, plus de 250 mètres d'altitude. Je m'arrête pour admirer le magnifique panorama qui se déroule sous mes yeux. Tout autour c'est la forêt, véritable océan d'émeraude, piquée de nombreuses pièces d'eau qui brillent au soleil comme autant de miroirs d'argent. Voici Paimpont étendu sur la berge de son petit lac, au pied de la vieille abbaye. Tout pres de là, le bel étang et les châteaux du Pas-du-Houx. Un peu plus loin, à l'entrée de la forêt, les cinq étangs qui baignent le domaine de Comper et défendent les murs ruinés de la forteresse féodale. Dans un rayon plus éloigné, toujours du côté de l'est, on distingue la petite ville de Plélan, le bourg de Saint-Péran et, plus au nord, le village de Saint-Malon dans le voisinage duquel se trouve la fontaine de Jouvence. Au sud, la vue embrasse la pittoresque vallée de l'Aff et les landes de Tréhorenteuc. C'est de ce côté que l'on place le fameux Val-sans-Retour. Je n'aurai pas le plaisir d'y égarer mes pas. Le camp de Coëtquidam dont on distingue fort bien les constructions, ferme l'horizon de ce côté.

(A Suivre).

RONAN DE KERMENÉ.

---

## CHRONIQUE

---

**Le Breton comme seconde langue au baccalauréat.**— A propos du vœu des Bretons demandant que notre langue soit admise au baccalauréat comme seconde langue, M. Vallée nous communique la note suivante :

« L'annamite est admis comme seconde langue pour le baccalauréat à la Faculté des Lettres de Poitiers. Il est professé au Lycée de Tours par un spécialiste, M. le Commandant Roux.

M. Ernault, à qui je dois cette information, m'a fait voir un manuel franco-annamite, très soigneusement édité et illustré, qui est utilisé dans les écoles officielles de l'Annam ; les écoles de Madagascar usent également de la méthode bilingue. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour un de mes lecteurs de *Kroaz ar Vretoned*, infirmier pendant la guerre, de voir entre les mains de Malgaches des livres destinés aux écoles, écrits à la fois en français et dans leur langue.

D'autre part, d'après ce que dit M. Ernault, les Basques seraient sur le point d'obtenir pour leur langue des avantages analogues.

La grande cause de notre infériorité n'est pas tant l'hostilité de nos adversaires que notre manque d'union et d'étude. *Buhez Breiz* a réalisé

un vrai progrès en publiant régulièrement de bons textes en langue bretonne. Je vous suis reconnaissant aussi d'avoir annoncé la prochaine publication d'une réédition du « Vocabulaire français-breton » de Le Gonidec. Ce petit livre, remanié et complété dans le sens du « Breton en 40 leçons » en vue de donner une idée générale de la langue et de ses ressources, rendra, je l'espère quelques services aux études élémentaires bretonnes ».

**Qnoc ngu et Brezonek.** — Par décret du 29 janvier 1917, le même ministre de l'Instruction Publique qui a refusé à M. Bouilloux-Lafont l'introduction du breton au lycée de Quimper, a autorisé l'admission du *Qnoc ngu*, langue annamite, dans les programmes du baccalauréat sciences-langues et latin-langues, comme deuxième langue.

Ce n'est pas une plaisanterie. Au lycée Descartes, un cour de *Qnoc ngu* est fait à treize potaches par M. Jules Roux, rapporteur au Conseil de guerre de la 9<sup>e</sup> Région. Je ne sais quel succès il remporte, mais ce que je puis affirmer, c'est que sur ces treize étudiants en *Qnoc ngu*, pas un seul ne sera à même un jour de gagner un seul sou grâce à sa connaissance du *Qnoc ngu*.

Le *Qnoc ngu*, à mon avis, est du ressort de l'enseignement supérieur. Tout au plus les futurs fonctionnaires français en Annam pourraient-ils l'étudier lorsque le choix de leur carrière est bien fixé et décidé.... Mais apprendre le *Qnoc ngu* à des potaches, grand Dieu ! quelle idiotie. On ne peut déjà pas leur apprendre proprement l'anglais.

Toutes les bonnes raisons que pourra donner M. Lafferre pour justifier cette innovation tomberont devant celle-ci : M. Lafferre a lu certainement Ramollot. Or l'illustre et inénarrable colonel nommait tel soldat algérien caporal pour la simple raison qu'il fallait *flatter les colonies*. Hélas ! Hélas ! La Bretagne est bien aussi une colonie française pour les politiciens qui l'exploitent et la grugent. Pourquoi alors ne pas la flatter aussi et mettre sa langue sur le même pied que le *Qnoc ngu*?... Ça viendra, consolez-vous, amis, M. Lafferre n'est pas éternel, ni même immortel !... On l'aura lui aussi.

FRANÇOIS JACOB.

## IRLANDE

Le Sénat et la Chambre des Représentants des Etats-Unis se sont déclarés, comme on le sait, en faveur du droit de libre disposition de l'Irlande. Les chefs de l'Eglise Catholique d'Irlande réunis à Maynooth, viennent d'en exprimer toute leur reconnaissance dans une déclaration très énergique.

La puissante presse de Lord Northcliffe vient de lancer l'idée d'un arrangement entre l'Angleterre et l'Irlande. Il s'agirait d'accorder à celle-ci ce que l'on appelle le Dominion Home Rule ou, du moins, quelque chose d'approchant. Le régime serait, en théorie, celui de liberté à peu près absolue dont jouissent le Canada, l'Australie, l'Afrique du Sud et Terre-Neuve. Il est malheureusement certain qu'avant d'être accordé dans la pratique, un tel régime serait profondément modifié et les Irlandais ne se soucient guère d'affaiblir leurs forces dans des négociations où l'An-

gleterre profiterait de la question de l'Ulster pour revenir sur toutes ses promesses. Le seul résultat serait de faire naître des discussions dans le camp irlandais et d'amener les dirigeants de concession en concession à renoncer à leurs principes essentiels.

Quelques Irlandais, comme Sir Horace Plunkett et Stephen Gwynn, rescapés des partis unioniste ou parlementaire, essayent de soutenir l'idée en Irlande, mais ils se trouvent isolés entre les Sinn-Feiners d'un côté et de l'autre les irréconciliables de l'Ulster dont le chef, Sir Edward Carson, vient de prononcer un discours, universellement blâmé, de menaces ridicules.

## PAYS DE GALLES

Le Congrès National qui a eu lieu à Llandrindod Wells pendant les vacances de la Pentecôte pour étudier la question de l'autonomie du Pays de Galles et les moyens de l'obtenir a eu le plus grand succès. La plupart des autorités et tous les partis y étaient représentés : County Councils (Conseils généraux), députés, municipalités, sociétés, et le principe de l'autonomie y a été adopté à l'unanimité.

La question qui a divisé l'assemblée a été celle de la nécessité de la création d'un ministère spécial pour le Pays de Galles responsable au Parlement Central, comme il en existe pour l'Irlande, l'Ecosse, l'Inde, etc. Un tel Ministère concentrerait les affaires galloises dans ses bureaux ; les députés gallois s'en montrent partisans et font remarquer qu'il opérerait la séparation des affaires galloises des affaires anglaises. ce qui faciliterait énormément la séparation législative envisagée comme prochaine. Ses adversaires prétendent au contraire qu'il ferait obstacle à la création d'un Parlement gallois et qu'il pourrait être dirigé par des hommes hostiles aux revendications nationales.

**Eisteddfod.** — L'Eisteddfod aura lieu cette année à Corwen, dans le Nord du Pays de Galles ; celle de 1920 à Barry, le grand port commercial du Sud. Suivant la coutume galloise, l'Eisteddfod de l'an prochain a été solennellement proclamée cette année. Les écoles ont été fermées, le travail suspendu et les navires de tous les pays du monde ont pavoisé. Un cortège d'un mille de longueur a circulé à travers les rues regorgeant de monde de la ville.

Les Gallois prennent leur vie nationale au sérieux et ne s'en portent que mieux.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

**Camille Le Mercier d'Erm.** — *Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine ; Anthologie générale contemporaine* (XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> siècles). Préface d'Anatole Le Bras. 1 volume grand in-18 jésus d'environ 1000 pages. — Editeurs : Plihon et Hommay, Rennes ; E. Sansot, Paris ; 6 fr., majoration temporaire en sus.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous ait pas permis d'entretenir nos lecteurs plus tôt de l'ouvrage que M. C. Le Mercier d'Erm

nous a gracieusement offert « a wir galon hag e karantez Breiz »... contre remboursement.

Cette anthologie est intéressante et utile et nous conseillons à nos amis de s'en rendre acquéreurs s'ils ne l'ont déjà fait. M. C. Le Mercier d'Erm a su, en effet, faire beaucoup de réclame à son œuvre et lui assurer une vente rapide ; nous ne lui en faisons nullement un reproche, bien au contraire ; nous estimerions ridicule qu'un auteur après s'être imposé un labeur pénible de plusieurs années fit le silence autour de son livre par modestie mal placée — ce sont pourtant là des choses qui se sont vues fréquemment en Bretagne où l'art de la réclame est passablement ignoré. A ce point de vue, comme à d'autres, M. Le Mercier d'Erm n'a guère le tempérament breton. Nous oserons peut-être même dire qu'il exagère un peu, à la manière du Midi ensoleillé quand il proclame lui-même ingénument son ouvrage « comme le plus considérable publié sur la Bretagne depuis près d'un siècle ». Il nous semblait pourtant que Brizeux, de la Villemarqué et de la Borderie, pour ne citer que ceux-là, avaient laissé derrière eux des ouvrages d'une certaine importance. Mais passons.

Il est naturellement bien difficile de donner en un volume, même de près de 1000 pages, un choix représentatif de la poésie bretonne, et d'en dégager l'histoire et les tendances. M. Le Mercier ne l'a, à vrai dire, pas tenté ; son livre est, en effet, écrit dans le seul but, semble-t-il, de faire ressortir l'idée antifrançaise et de la préciser. A ce point de vue, l'impression qui se dégage de sa lecture, est entièrement fautive et peut donner naissance à des préventions regrettables. Les bardes et poètes bretons ont écrit autre chose que des poèmes antifrançais ; et ce sont les seuls qui trouvent place dans l'anthologie. M. Le Mercier d'Erm s'excuse d'avoir exclu leurs autres œuvres — ou d'avoir entièrement négligé des auteurs bretons coupables de modérantisme et d'équilibre, en donnant comme raison qu'il a voulu faire un florilège des bardes et poètes *nationaux* de notre pays. Mais qui dit national ne dit pas gallophobe. Un poète peut être un excellent Breton et exprimer des sentiments purement bretons sans attaquer la France et s'il fallait n'appeler nationaux que les poètes français qui ont fulminé contre l'Allemagne on en diminuerait singulièrement le nombre.

Consciemment donc, ou inconsciemment, mais avec une incompréhension des conséquences qui étonne, M. Le Mercier d'Erm a choisi avec soin parmi les œuvres bretonnes celles qui pouvaient être mises au service de son dada favori. Certains intéressés s'en plaignent avec amertume, parce que les extraits publiés les représentent sous un jour entièrement faux.

Faut-il donc dire qu'il n'existe pas en Bretagne un courant antifrançais ? Nous n'avons aucune hésitation à le reconnaître et il est aisé d'en fournir les raisons. La Bretagne est, en effet, la parente pauvre de la nation française ; notre peuple et ses idées sont méprisées et bafouées, notre langue est proscrite des écoles et insultée quand on le peut. Les Bretons qui sont de bons citoyens et de bons Français, la trouvent naturellement mauvaise. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des paroles amères

leur échappent dans ces conditions ? N'en échappe-t-il qu'à eux et n'y a-t-il pas des antipatriotes en France, autrement dangereux que la poignée de séparatistes qui existe en Bretagne ? Le tout est de ne pas en créer à plaisir comme on le fait sottement maintenant. Il y aura toujours des esprits faibles ou des gens intelligents amis du paradoxe et des idées extrêmes qui ne demandent qu'à se laisser entraîner. Il s'agit de ne pas leur en fournir l'occasion et si, par exemple, on enseignait *notre* langue dans nos écoles, on porterait ainsi sûrement un coup mortel aux tendances séparatistes.

M. Le Mercier d'Erm aurait donc mieux fait, étant donné sa tournure d'esprit, d'étudier franchement l'idée antifrançaise en Bretagne, mais il lui aurait alors fallu ouvrir les pages de son livre à des extraits de prose. Quand on étudie une idée, son histoire et son rayonnement, la division de la littérature en poésie et prose devient vite arbitraire. Pourquoi cette cloison étanche alors que l'on fait tant de prose en poésie et tant de poésie en prose ?

L'ouvrage est précédé d'une belle préface de M. Anatole Le Braz et d'une intéressante introduction de l'auteur. Il n'y manque même pas le couplet au Président Wilson « instaurateur des libertés du monde », duquel la « Bretagne elle-même peut attendre une parole de générosité et de justice ». Mais les Bretons s'indigneront que M. Le Mercier d'Erm veuille faire ainsi de la Bretagne une mendicante aux chausses de l'étranger.

Le livre fournit des renseignements bibliographiques tout récents qui n'ont encore été réunis nulle part et ne, serait-ce qu'à ce titre, serait un utile instrument de travail. Nous espérons aussi qu'il donnera au grand public, une idée de la richesse et des ressources de la langue bretonne. A beaucoup il révélera l'intensité du sentiment breton et la folie de la persécution de la langue bretonne.

**Emile Masson.** — *Le Livre des Hommes et leurs paroles inouïes.* Quatrième édition. 300 pages. Librairie Paul Ollendorff, Paris.

Notre ami Masson nous donne ici un livre écrit dans sa meilleure veine carlylienne, mais alors que Carlyle choque souvent par une ironie qui semble cruelle et un besoin irrésistible de mystification géniale, son disciple est un enthousiaste de la Bonté. Nous ne sommes du reste pas de ceux qui croient comme l'auteur que les âges de la Foi sont passés et que voici venus ceux de la Certitude. Du reste, E. Masson, au fond, a besoin de croire avec force à quelque chose. Il croit ainsi à la Bonté, à la Justice, au Pardon, à l'Amour... et aux héros qui prêchent ces idées. Parmi ces héros, il rangera les humbles ou même des peuples meurtris.

On lira donc avec intérêt ce livre dans lequel on trouvera brillamment exprimées des idées originales sur les Sages d'Orient, les Sages Grecs, Shakespeare, Pascal, Spinoza, Goethe et Whitman.

**Felz ha Breiz.** — Le premier numéro de la nouvelle série de la vaillante revue bretonne nous fait espérer pour elle un brillant avenir. Les articles très variés, amusants ou utiles, sont tous intéressants et écrits en excellent breton. C'est un véritable devoir pour les catholiques bretons que de soutenir cette revue appelée comme le *Courrier du Finistère* à faire le plus grand bien dans nos campagnes.

**Le Poilu tel qu'il se parle.** — Dictionnaire des termes populaires, récents et neufs, employés aux armées en 1914-1918, étudiés dans leur étymologie, leur développement et leur usage par GASTON ESNAULT, Agrégé de grammaire.

Ce livre résulte d'une enquête considérable sur le vocabulaire familier des combattants français.

Combattant lui-même, l'auteur a pris des notes sur le langage des fantassins ses camarades, pendant les trente-huit premiers mois de la campagne ; passé ensuite à l'aviation, il a prêté l'oreille au langage des aviateurs, des artilleurs, des marins, des coloniaux... Aux faits par lui personnellement recueillis, il ajoute les faits convenablement contrôlés que lui ont fournis nombre de témoins combattants. Il fait aussi place à des faits puisés dans des textes écrits sincères.

Insistons sur ce caractère de l'ouvrage : les lieux, les dates (l'année et souvent le mois), les milieux (le régiment et parfois la compagnie), sont allégués avec une précision qui donne l'impression intense du fait tout vivant, et permet le contrôle de la source immédiate.

Dès l'hiver 14-15, le *poilu* a excité la curiosité des psychologues, des Français de l'arrière, des étrangers ; on a bien tort de le qualifier d'*argot* et d'allécher le public par l'étiquette d'un langage secret ou conventionnel ; mais c'est un vocabulaire nourri d'allusions techniques et préparé par l'évolution jamais assez connue du style populaire. Il n'y a pas de fait linguistique qui n'ait son atmosphère, son berceau propre, et toute une famille de faits linguistiques antérieurs ; M. Esnault a voulu mettre en lumière les circonstances de chaque mot, les causes de chaque sens, leur substruction occulte, leurs liens ténus, leur esprit complexe.

D'ailleurs ce *Poilu* est bien *tel qu'il se parle* : les verdeurs, les violences, les amertumes des lèvres soldatesques n'ont pas été châtrées, édulcorées ou décolorées.

Le langage n'est-il pas le plus irrécusable témoignage de l'âme populaire, soit par les choses qu'il veut exprimer, soit par les choses qu'il dénonce sans le vouloir ? Alors ce dictionnaire est une sorte de testament de l'esprit du peuple de France en casque et brisques.

Nous apprenons avec plaisir que l'auteur, un celtisant distingué, est en train de recueillir également les mots et expressions de guerre de langue bretonne.

Un vol. in-16 Bossard, 603 pages, *Série Bleue*, « Editions Bossard », 43, rue Madame, Paris-VI<sup>e</sup>. Prix : 7 fr. 50.

## WORMS & C<sup>IE</sup>

Armateurs

34, Quai de l'Ouest - BREST

Service entre *Bordeaux, Nantes, Brest, Le Havre, Boulogne, Dunkerque, Anvers.*  
Services côtiers *Brest, Audierne, Douarnenez, Concarneau, Lorient, Consignation, Transit, Mauvention*  
Pour tous renseignements, s'adresser à Brest, 34, Quai de l'Ouest.

Apprenez à parler et à écrire correctement  
VOTRE langue et achetez :

### LA LANGUE BRETONNE EN QUARANTE LEÇONS

par François Vallée, 5<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 3 fr., 3 fr. 25 franco. Méthode *simple, pratique et rapide.* Imprimerie St-Guillaume, St-Brieuc, et chez tous les libraires de Bretagne.

Un exemple à suivre en Bretagne  
P. Mocaër

### L'Enseignement bilingue au Pays de Galles

avec préface de J. Loth

Professeur de Celtique au Collège de France

Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue

### L'UNION AGRICOLE & MARITIME

Organe Régionaliste Breton paraissant le dimanche.  
Publié de nombreux articles en breton et d'intérêt régionaliste.

Directeur : Léon Le Berre, Quimperlé.

Abonnements ; (1 an) 5 fr. Finistère et départements limitrophes : 6 fr. Autres départements : 7 fr. Colonies et étranger : 11 fr.

Aveit diskein er BREHONEG,  
Aveit diskein er len, aveit diskein er skriù,  
n'en des livr erbet guel eil

### LE BRETON USUEL

groeit get LOKIZ HERRIEU  
Gramér, roll-girieu ha devizeu. 8 rel ha deu  
vlank dré er bost. Eil er havouit, skriüet de  
Vurèù DIHUNAMB, 54, Rue de la Comédie,  
Lorient.

POUR TOUTS TRAVAUX D'IMPRIMERIE

Éditions, livres, brochures, imprimés de  
commerce et de publicité

Adressez-vous à

### L'IMPRIMERIE LAJAT

31, Rue des Fontaines - MORLAIX  
et vous aurez satisfaction

### GUÉRANDE - JOURNAL

Organe d'intérêt Local et Régional, paraissant le  
Samedi, le plus fort tirage des Journaux de la  
Presqu'île Guérandaise, le Numéro 10 centimes ;  
Abonnement : Ville de Guérande, 5 fr. ; Loire-  
Inférieure et Départements Limitrophes, 6 fr. ;  
Autres Départements, 7 fr.

## Lisez : FEIZ HA BREIZ & ARVORIG

Revue Mensuelle illustrée en langue bretonne  
paraissant le 1<sup>er</sup> dimanche de chaque mois sur 40 pages chez M. Le Goaziou imprimeur à Morlaix (Finistère)

Rédacteurs en chef :

ABBÉ PERROT, pour le Léon et la Cornouailles du Finistère. — Y. LE MOAL, Dir-na-Dor, pour le Tréguier et la Cornouailles des C.-d.-N

Prix de l'abonnement jusqu'au 1<sup>er</sup> Janvier 1920 : 4 fr.

Pour de plus amples renseignements, demander la circulaire à M. Le Goaziou, Morlaix

Si vous voulez être au courant du mou-  
vement régionaliste breton, lisez :

### LA QUESTION BRETONNE

Régionalisme et Nationalisme  
par P. Mocaër

Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue.

AR BREZEL, (Notennou diwar-benn  
ar Gelted koz) gant MEVEN MORDIERN hag  
ABHERVÉ.

Y RHYFEL (Nodiadau am yr hen Gel-  
tiaid) wedi ei gymreigio gan P. MOCAER  
a D. RHYS PHILLIPS.

TEXTES BRETON ET GALLOIS

Prix, 1 f. 50 ; franco, 1 f. 60. S'adresser à la Revue.

### KROAZ ar VRETONED

Gazeten sizuniek skrivet pen-da-ben e brezoneg.  
Embannou kemverz ha koumanachou ;  
an ao. H. Miard, 27, bali Charner, Sant-  
Brieg, a zigemer ané.

Prix ar c'houmanachou : 16 real ar bloaz  
evit Breiz ha Bro-C'hall ; 2 skoed evit ar  
broiou estren.

### CRÉDIT LYONNAIS

Capital 250 millions entièrement versé

AGENCES DE BREST ET DE MORLAIX

Toutes opérations de Banque et de Titres

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Vient de Paraître

EN LANGUE GALLOISE  
P. MOCAER

TUEDDIADAU LLENYDDIAETH LLYDAW

DYLANWAD CYMRU A'R WERDDON

Pris 3 ceiniog drwy'r post. — Prix 30 centimes franco

ON DEMANDE DES ADRESSES  
D'OUVRIERS EN DENTELLES  
ET BRODERIES BRETONNES

Articles soignés & fins

Ecrire : Mme Kerambrun, 34, rue Guersant,  
Paris (17<sup>e</sup>). K. W. 25, Boulevard Laënnec,  
Saint-Brieuc.